

la face inquiète, Kiany-bey, le gouverneur de Péra, Ismét-bey, le préfet de Constantinople, Mehmed-Tevfik-bey, le premier chambellan du palais, et Ali-Fuad, le premier secrétaire.

Un coup de clairon ! C'est Enver qui descend d'automobile et s'avance, raide, dans son uniforme kaki. Les troupes rendent les honneurs.

Une galopade !..., et, dans un tourbillon de poussière, passe un escadron des lanciers de la garde, à l'uniforme bleu clair, orné de brandebourgs blancs, le haut bonnet en fourrure surmonté d'une aigrette en plumes de paon. Ces cavaliers précèdent la calèche du sultan, attelée de deux chevaux de haute taille, sur l'un desquels se redresse très fier un postillon aux habits brodés d'or. Faisant contraste avec ce personnage de féerie, un vieillard est à moitié étendu sur les coussins du landau, la tête agitée par un tic continu, l'œil morne, la face pâle, l'air inconscient. C'est Mehmed V, sultan de Turquie, en tenue de maréchal de l'Empire ! Les troupes crient : « Vive le padischah », et Enver s'avance vers le sultan qu'il salue. Les acclamations redoublent. Mais elles s'adressent plus à Enver qu'au Sultan lui-même.

Avant d'entrer dans la mosquée pour l'office religieux, Mehmed V reçoit les dignitaires de la cour et les missions étrangères. Dans un grand fauteuil, le sultan est assis. Sur un signe d'Enver, les invités saluent militairement à la turque ou plutôt à l'allemande, ce qui est devenu la même manière, depuis la germanisation de l'armée ottomane. Et, sur l'assistance, Enver promène son regard autoritaire. Il semble dire : « C'est moi que vous saluez ! Le vieillard que vous voyez n'est qu'une ombre, un souvenir de la